

***De McPherson Le Moine à Kirby: des légendes québécoises
à l'écriture du roman historique***

«Le Chien d'Or - The Golden Dog - A Legend of Quebec »

Conférence de Nicole Dorion-Poussart

le 28 septembre 2010

à la Villa Bagatelle

Il y a plus de 7 ans déjà, dans le cadre des activités de la Société d'histoire de Sillery, je prononçais une conférence au Montmartre canadien sur l'écrivain sir James McPherson Le Moine. Les personnes qui étaient présentes connaissent mon admiration pour ce personnage.

Le Moine est important, non seulement pour l'histoire de Sillery mais aussi pour celle du Québec et du Canada, et vous comprendrez que je sois si heureuse qu'une exposition lui soit enfin consacrée ici même à Bagatelle, ce charmant cottage pittoresque qui faisait partie du domaine *Spencer Grange*, la propriété de Sir James McPherson Le Moine. J'avais suggéré la tenue d'une telle exposition au président de la SHS, M Hughes Michaud, il y a plusieurs années. Nos efforts concertés et notre persévérance sont aujourd'hui bien récompensés.

Le Moine était un passionné d'histoire et d'ornithologie, un humaniste raffiné, un défenseur de notre patrimoine et un auteur prolifique. Il a publié plus de 40 volumes et de nombreux articles en français et en anglais. « Mes origines française et écossaise expliquent l'utilisation des deux langues dans mes écrits, » mentionne Le moine dans son autobiographie. Voici quelques mots sur les origines de sa famille.

Jean Le Moine, natif du village de Pitres (près de Rouen en Normandie), s'établit en terre canadienne aux environs de 1656. Il épouse Marie-Madeleine de Chavigny, née à Québec de l'union de François de Chavigny et d'Élenore de Grandmaison. Au lendemain de la Conquête britannique, leurs descendants choisissent de demeurer au pays. En 1810, Benjamin – père de James McPherson Le Moine – épouse Julia Ann McPherson dans le manoir des parents de Julia à l'Île aux Grues. Originaires d'Écosse, Daniel McPherson et Mary Kelly avaient émigré à Philadelphie, puis au Canada au lendemain de la déclaration d'Indépendance des colonies américaines.

James Le Moine voit le jour sur la rue Saint-Hubert, à proximité des Ramparts de Québec, le 24 janvier 1825. Trois ans plus tard, sa mère décède. Son père confie alors les plus jeunes de ses 11 enfants – James, Louis-Dunière et David Stuart – aux grands-parents McPherson. C'est pour témoigner sa reconnaissance à ceux qui l'avaient élevé, que James ajoute le patronyme McPherson au sien.

C'est entièrement grâce aux écrits de Le Moine que nous connaissons les domaines jardiniers qui existaient à Sillery et dans la région de Québec au 19^e siècle. Le Parc du Bois-de-Coulonge (jadis Spencer Wood) et le domaine Cataraqui témoignent aujourd'hui de la splendeur de cette époque.

C'est encore grâce aux écrits de Le Moine, que William Kirby a pu rédiger son roman historique «*Le Chien d'Or – The Golden Dog – A legend of Quebec*», un des grands classiques de la littérature canadienne.

Ma présentation de ce soir comprendra 3 parties :

Dans la première, je décrirai les circonstances qui ont favorisé l'écriture du roman et les péripéties qui ont accompagné sa publication. Après quelques notes biographiques sur Kirby, je parlerai du genre littéraire « roman historique » que l'écrivain a adopté pour écrire *Le Chien d'Or*. Et, bien sûr... je vous conduirai à Sillery. Celles et ceux qui me connaissent ou qui ont lu mon livre - *Voyage aux sources d'un pays, Sillery, Québec* – savent combien j'aime relier le patrimoine sillerois aux sujets que je développe.

Dans la seconde partie, nous entrerons dans le roman en passant par la forteresse de Louisbourg, à laquelle Kirby fait référence dès les premières pages. Ensuite, nous suivrons le déroulement de l'intrigue dans une brève synthèse.

La troisième partie pourrait s'intituler « Entre la réalité et la fiction ». Nous examinerons les éléments que l'auteur a puisés dans l'histoire et ceux qu'il a imaginés.

Transportons-nous maintenant en 1865.

À la suite de la Conférence de Québec, qui réunissait des délégués du Canada Uni et des provinces de l'Atlantique pour discuter des assises d'un projet de confédération, l'éditeur du journal *Niagara Mail* - William Kirby – se retrouve à Québec pour couvrir un projet de loi en cours au Parlement.

En déambulant dans les rues de la ville, il entre dans une librairie et remarque les *Maple Leaves* de Le Moine, publié deux ans plus tôt. Le Moine y donne moult renseignements sur l'histoire de la Nouvelle-France et ses légendes pittoresques, notamment *Chien d'Or*, *Château Bigot* et *La Corriveau*.

Le Chien d'Or séduit Kirby ; la légende lui semble irrésistible à l'écriture d'un roman. Il en fait la suggestion à son ami Benjamin Sulte. Mais comme celui-ci se montre réticent, il dit : « Si vous ne le faites pas, moi je le ferai. »

Le journaliste retourne à Niagara-on-the-Lake, obsédé par la légende. Il confiera plus tard à Le Moine : « Je ne pouvais m'en défaire. J'y pensais sans cesse, puis, un jour, l'histoire du *Chien d'Or* m'est apparue entière. Je commençai aussitôt à l'écrire et j'y consacrai tous mes temps libres. »

Kirby termine la rédaction de son roman en 1873, huit ans après la découverte de la légende. Il présente son manuscrit à différentes maisons d'édition au Canada et en Grande-Bretagne. La publication sera extrêmement difficile et sera accompagnée de nombreux rebondissements rocambolesques. En 1925, le fils de Kirby en donne un aperçu dans un document d'archives conservé à l'université McMaster. J'en présente ici une traduction libre.

Sur la recommandation du révérend Withrow, de la Methodist Publishing Co, la maison d'édition Adam Stevenson de Toronto avait demandé à Kirby de lui envoyer son manuscrit. Le dossier demeurera en suspens pendant trois ans, avant qu'Adam Stevenson ne le transmette à un autre éditeur, *Lovell, Adam, Wesson and Company* de New York et Montréal. L'écrivain devra insister auprès de cette compagnie pour qu'elle lui soumette les épreuves. À chacune de ses demandes, on lui répond qu'il les recevra bientôt par la poste. Vraisemblablement, Kirby ne les reçut jamais de façon satisfaisante. C'est ce qu'il laisse entendre dans une lettre de 1880 : « le travail sorti des presses de *Lovell Printing and Publishing Company* avait été préparé en toute hâte et mis en page sans jamais avoir été révisé, et il contenait plusieurs erreurs. »

L'ouvrage sera finalement publié en février 1877, mais à l'insu de Kirby. Un jour, l'éditeur lui annonça par lettre que *Le Chien d'Or* était en vente sur le marché.

J'aimerais signaler un fait important qui priva William Kirby de ses droits d'auteur. Son ouvrage avait été publié uniquement à New York – et non à Montréal – et les lois de l'époque n'accordaient aucune protection à l'extérieur des États-Unis.

Lorsque Kirby avait tenté de réagir à la publication qu'il n'avait pas autorisée, il était trop tard, car *Lovell Printing and Publishing Co.* avait entre-temps fait faillite, et les plaques d'impression étaient tombées entre les mains des créanciers. Elles avaient été mises en vente à \$200. Cette somme était trop élevée pour Kirby. En outre, l'éditeur lui précisa que même s'il avait pu les acheter, il n'aurait pu les utiliser car son ouvrage n'avait pas été enregistré légalement au Canada.

Afin de percevoir quelque redevance, Kirby réussira à négocier avec le gouvernement canadien une protection des droits d'auteur sur une traduction française éventuelle. Il demande alors au poète Pamphile Le May de la réaliser. Celui-ci en produit une version libre intitulée : *Le Chien d'Or; légende canadienne*. Elle paraîtra en feuilleton dans le journal *L'Étendard* - du 7 août 1885 jusqu'au 16 février 1886.

Dix ans plus tard, *L.C. Page Co.* de Boston offre à Kirby de republier son roman, mais à condition qu'il consente à l'abrégé. Page lui garantit les droits d'auteurs sur toutes les copies vendues.

Persuadé qu'une version courte ne serait pas fidèle au texte original, Kirby refuse. Il écrit à Le Moine « Je ne consentirai jamais à une version abrégée – « cheap and nasty edition » uniquement pour le profit des éditeurs. *Le Chien d'Or* est trop complet pour une dissection. En autant que je suis concerné, l'ouvrage ne sera pas altéré. »

Page insiste. Kirby refuse à nouveau. Mais Page est décidé à publier *Le Chien d'Or*, et pour en obtenir l'autorisation, il assure Kirby qu'il publiera la version exactement comme elle lui sera soumise. Kirby acquiesce.

Une fois l'entente ratifiée, Page ne donne plus aucune nouvelle. Plusieurs mois plus tard, Kirby apprendra que le livre est en vente. Il proteste et l'éditeur s'excuse de ne pas l'avoir averti. Lorsque Kirby ouvre le livre, il découvre que la compagnie avait utilisé son autorisation pour publier une version mutilée. Il proteste à nouveau. On lui répondra que certains chapitres avaient été supprimés et d'autres abrégés parce que l'information était superflue. Cette version est intitulée *The Golden Dog – A Romance of the Days of Louis Quinze in Quebec*.

Le roman connaîtra un immense succès dès sa parution dans le milieu anglophone, et l'auteur aura l'honneur de compter parmi ses lecteurs la reine Victoria, la princesse Louise et son mari le marquis de Lorne, gouverneur du Canada, ainsi que le poète lord Alfred Tennyson. Le roman soulèvera aussi l'enthousiasme des Canadiens français, comme l'indiquent les comptes-rendus élogieux de Pantaléon Hudon dans *La Revue canadienne*, de James McPherson Le Moine dans *Le Journal de Québec* et le *Morning Chronicle*, et de Benjamin Sulte dans *l'Opinion publique*.

La version française - qui avait été diffusée en feuilletons - sera finalement publiée sous forme d'un livre en 1916 par Les Éditions Garneau avec une préface et des notes de l'écrivain Benjamin Sulte. Cette édition ne connaît cependant pas un grand succès, parce qu'elle entre en compétition avec des éditions américaines piratées qui sont offertes sur le marché canadien. Les Éditions Garneau publient à nouveau *Le Chien d'Or* en 1926 et en 1971. Une quatrième édition paraît en 1989 chez les Éditions Alain Stanké, avec une préface de Roger Lemelin. Celui-ci mentionne : « *Il est étonnant que le Chien d'Or n'ait pas encore inspiré chez nos créateurs le livret d'un opéra ou un film historique qui pourrait être notre **Autant en emporte le vent** !* »

La deuxième édition anglaise - celle qui est parue chez L.C. Page en 1897 - sera reprise des dizaines de fois.

Encore tout récemment, en 2008, l'éditeur américain ICON International publiait *Le Chien d'Or* en anglais, avec une traduction française de certains mots, au bas de chaque page. Cette édition vise à aider les étudiants universitaires qui doivent passer un examen de français dans le cadre de leurs études.

Le projet Gutenberg Canada présente aussi la version de Page - gratuitement - sur Internet ainsi que la traduction de Le May. Cette même version de Page se retrouve également offerte en livre numérique chez Amazon, sur la plate-forme *Kindle*. De plus, les versions de 1877 et de 1897 sont disponibles en format numérique sur books.google.com.

Visiblement, même encore aujourd'hui, le livre suscite beaucoup d'intérêt au niveau international. Et dire que Kirby n'aura reçu en tout et partout que \$200 de redevances !

Cet écrivain qui a si bien capté et décrit une tranche importante de l'histoire de la Nouvelle-France avait vu le jour dans le Yorkshire, en 1817. À l'âge de 15 ans, il avait émigré avec ses parents aux États-Unis puis gagné le Haut Canada pour s'établir à Niagara-on-the-Lake. Il exerça le métier de tanneur comme son père, puis devient maître d'école, rédacteur du *Niagara Mail* et finalement percepteur des douanes, un poste qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Il est décédé dans sa ville d'adoption en 1906.

L'œuvre littéraire de Kirby embrasse tous les genres : poésie, prose, théâtre, essai, biographie. Aujourd'hui on se souvient particulièrement du roman historique *Le Chien d'Or*, un ouvrage qui appartient à l'époque romantique.

Cette époque survient en Europe pendant la seconde moitié du 18^e siècle en réaction à l'Âge des Lumières qui privilégiait la raison et les reproductions classiques. L'époque romantique s'accompagnera de grand changement et d'émancipation, en laissant libre cours à la sensibilité individuelle et aux créations de l'imaginaire.

L'influence de ce mouvement intellectuel et artistique aura été particulièrement riche en Grande-Bretagne avec le style pittoresque des jardins, l'architecture néogothique et le roman historique.

Le jardin pittoresque dit « à l'anglaise » remplace les aménagements paysagers classiques avec leurs lignes droites et dessins géométriques. On cherche maintenant à reproduire la nature le plus fidèlement possible. On trace des allées sinueuses qui mettent en valeur des éléments naturels remarquables, par exemple un arbre rare au feuillage coloré, une pelouse, un ruisseau, un étang, une prairie, ou encore un précipice.

Ici même à Sillery, Henry Atkinson et son jardinier écossais Peter Lowe ont créé un splendide jardin de style pittoresque à *Spencer Wood*. Afin de redonner un petit air d'antan à ce domaine - aujourd'hui appelé *Parc du Bois-de-Coulonge* - on y a aménagé un étang où fleurissent des nénuphars et autres plantes aquatiques.

L'architecture néogothique est introduite dans le paysage anglais à la fin du 18^e siècle. Elle possède les caractéristiques du style pittoresque : asymétrie, variété et irrégularité des formes.

On retrouve plusieurs bâtiments néogothiques dans l'arrondissement historique de Sillery : les églises St. Michael et Saint-Michel avec leurs arcs-boutants et ouvertures en ogives, et la villa Bagatelle et le pavillon d'entrée du cimetière Mount Hermon avec leurs toitures à pignons et leurs éléments décoratifs, notamment les épis de faîtage en bois dentelé.

Avec en mémoire la fantaisie des styles pittoresque et néogothique rencontrons Walter Scott et l'avènement du roman historique...

Le roman historique s'affirme au début du 19^e siècle avec l'écrivain écossais Walter Scott et la publication de ses romans *Waverly* en 1814, *Rob Roy* en 1818 et *Ivanhoe* l'année suivante. Scott innove en tentant de fusionner un scénario dramatique et une analyse de la psychologie humaine sur une toile de fond historique, qui met en scène des personnages, des événements, des lieux - certains authentiques d'autres fictifs. C'est exactement ce que tentera de faire Kirby... et qu'il réussira à merveilles !

L'écriture d'un roman historique est très exigeante, car elle demande que l'auteur soit très bien documenté et qu'il introduise l'imaginaire plausible dans une vérité appuyée par des sources crédibles.

William Kirby viendra souvent dans la ville Québec rencontrer Henri-Raymond Casgrain, Benjamin Sulte, James McPherson Le Moine, Louis Fréchette et autres écrivains pour mieux connaître notre histoire et s'imprégner de l'atmosphère particulière des lieux.

Écrivain bien ancré dans son époque, Kirby a connu le tumulte de ses révolutions politiques, de ses confrontations religieuses ainsi que l'émergence du nationalisme romantique. L'influence de ce mouvement se révèle au fil des pages de son ouvrage. Il est donc permis de penser que Kirby poursuivait un objectif qui allait bien au-delà d'aventures romanesques.

Maurice Lemire - historien de la littérature et professeur à l'Université Laval – souligne que le roman *Le Chien d'Or* a servi à promouvoir le nationalisme canadien, et je le cite :

L'oeuvre de Kirby constitue une des rares expressions du nationalisme pancanadien au 19e siècle. Par l'interprétation que Kirby donne de la fin du Régime français, il poursuit visiblement les mêmes objectifs que ses confrères canadiens français. Il désire réhabiliter les vaincus de 1760 en reportant tout le blâme de la défaite sur Bigot et sur la France. De plus, il espère qu'une fois rendus à eux-mêmes, une fois guéris de leur complexe de vaincus, les Canadiens français pourront s'associer à part égale à leurs compatriotes de langue anglaise pour former un grand Canada.

En français modernisé, les vers de la légende se lisent ainsi :

*Je suis un chien qui ronge l'os.
En le rongant, je prends mon repos.
Un temps viendra, qui n'est pas venu,
Où je mordrai qui m'aura mordu.*

Le bas-relief d'un chien doré couché sur ses pattes - aujourd'hui placé sur le fronton de l'édifice Louis Saint-Laurent - au coin des rues Côte de la Montagne et Buade -, est à l'origine de la légende du Chien d'Or. Il compte parmi les plus anciens souvenirs du Régime français, qui ait subsisté à ce jour à Québec.

Benjamin Sulte mentionne qu'il existe une sculpture semblable sur la façade d'une maison à Pézenas - un hameau situé à quelque 43 km de Montpellier, en France, lieu de naissance du chirurgien Timothée Roussel. L'œuvre est datée 1561.

Vraisemblablement, le chirurgien Roussel - qui s'est établi à Québec au 17^e siècle - aurait reproduit ce bas-relief et l'aurait placé au-dessus de la porte d'entrée de sa maison

sur la rue Buade. On a démoli cette maison en 1871 pour faire place à un Bureau de poste - l'actuel édifice Louis Saint-Laurent. Fort heureusement, on a conservé la fameuse sculpture.

Selon une autre source, c'est le marchand Nicolas-Jaquin dit Philibert qui aurait placé la sculpture sur la maison de la rue Buade après l'avoir acquise des héritiers du Dr Roussel en 1734. Cette source n'indique malheureusement pas d'où vient la sculpture.

Il importe peu que cette sculpture tire ou non son origine du village de Pézenas, elle est toujours là sur la façade de l'édifice Saint-Laurent et témoigne d'un grand événement littéraire qui fut la parution du roman *Le Chien d'Or* en 1877.

L'intrigue du roman de Kirby se situe d'abord en Acadie avec la prise de la forteresse de Louisbourg par les forces anglo-américaines et britanniques, le 26 juin 1745, puis dans la ville de Québec à l'automne 1748, à l'aube de la dernière décennie du Régime français. L'auteur décrit les mœurs pittoresques de l'époque, ses personnages hauts en couleur ainsi que certains événements qui mettent en péril l'existence même de la Nouvelle-France. Il fait de nombreuses références à la corruption qui régnait à la cour de Louis XV à Versailles ainsi qu'à Québec, sous l'intendance de François Bigot.

L'auteur mentionne la perte de la forteresse de Louisbourg et ses conséquences dès le début de son roman. Je cite la traduction de Pamphile Le May :

Louisbourg, boulevard de la Nouvelle-France; ce bras cuirassé qui s'étendait hardiment sur l'Atlantique, Louisbourg avait été rasé par les Anglais; et maintenant, l'armée anglaise envahissait l'Acadie, menaçait Québec par terre et par mer.

Kirby avait bien compris que la perte de la forteresse - qui gardait l'embouchure du Saint-Laurent - était un prélude à la chute de Québec et à la disparition de la Nouvelle-France.

Prenons quelques moments pour rappeler les événements qui ont amené les Français à construire la forteresse de Louisbourg. Reculons dans le temps... au 17^e siècle.

Au début de l'été 1668, les coureurs des bois Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart Des Groseilliers - qui avaient convaincu le prince de Rupert de l'abondance de castors à la baie d'Hudson - quittent l'Angleterre à bord de deux vaisseaux, que le prince avait mis à leur disposition dans le but d'exploiter cette source de revenus prometteuse.

L'*Eaglet* sur lequel se trouve Radisson connaît des difficultés et doit retourner au port, mais le *Nonsuch* emportant Des Groseilliers atteint sa destination le 29 septembre.

Au printemps, Des Groseilliers rentre en Angleterre avec une cargaison impressionnante de fourrures. L'*Hudson Bay Company* voit le jour l'année suivante, en 1670. Elle ouvre aussitôt des postes de traite à l'embouchure des rivières qui se déversent dans la baie. Les Amérindiens qui vivent à proximité choisissent d'y livrer leurs fourrures plutôt qu'à Ville-Marie.

La France et l'Angleterre se retrouvent ainsi dans une position de vive concurrence dans le commerce des fourrures... et également dans la pêche sur les Grands Bancs de Terre-Neuve. Les rivales s'étaient déjà affrontées à plusieurs reprises à la baie d'Hudson et à Terre-Neuve. Elles souhaitent s'approprier la baie comme porte d'entrée du continent pour la chasse des animaux à fourrure et l'île comme accès à la pêche sur les Grands Bancs.

Face à une situation désastreuse pour l'économie de la Nouvelle-France, le gouverneur Denonville décide d'expulser les Anglais de la baie d'Hudson pour reprendre le contrôle du commerce des fourrures.

Au printemps 1685, une armée composée d'une centaine de soldats - dont Pierre Le Moyne d'Iberville - quitte Montréal. L'armée traverse la forêt boréale, ses rivières et ses lacs en trois mois. Arrivée à la baie James, elle prend les forts Albany, Moose et Rupert. Le Moyne d'Iberville capturera en outre deux vaisseaux anglais et s'emparera de leur cargaison. Il rentre à Québec aux commandes d'un navire chargé de milliers de peaux de castor.

D'Iberville se distinguera à nouveau quelques années plus tard à la baie d'Hudson comme commandant du *Pélican*. Le 5 septembre 1697, il défait la flotte de l'amiral Fletcher. Mais sa victoire sera bien vaine, car la majeure partie de la baie sera accordée à l'Angleterre par les traités signés à Ryswick les 30 septembre et 30 octobre suivants. La France ne conserve que quelques postes. Les conquêtes de d'Iberville à Terre-Neuve sont également annulées.

En 1701, la question de la *Succession d'Espagne* replonge l'Angleterre et la France dans la guerre. En Amérique, les belligérants s'affrontent et les postes de traite de la baie d'Hudson changent de main à plusieurs reprises. Par l'Acte d'Union de 1707 l'Angleterre et l'Écosse sont réunies et forment désormais la Grande-Bretagne.

En 1713, le traité d'Utrecht met fin aux hostilités et modifie à jamais l'équilibre des forces en Amérique : la Grande-Bretagne prend possession du bassin de la baie d'Hudson, de l'île de Terre-Neuve et de l'Acadie. La France ne conserve que l'île Saint-Jean (l'actuelle Île du Prince-Édouard) et l'Île Royale (l'actuelle Île du Cap-Breton). La France construit plusieurs établissements sur l'Île Royale, dont le port de pêche à la morue de Louisbourg.

Ce port deviendra le centre des exportations de morue vers la France et un lieu de transbordement - une plaque tournante du commerce triangulaire sur l'Atlantique entre la France, les Antilles et l'Île royale.

Mais la prospérité de Louisbourg - le port aurait connu un achalandage de quelque 150 navires par année - se développe au détriment de la Nouvelle-Angleterre, qui voit ses prises de morue diminuer. Louisbourg est le 3^e port de pêche de l'Atlantique après Boston et Philadelphie.

L'envie de posséder ce port de pêche est grande chez les Bostonnais. La France doit donc fortifier Louisbourg pour protéger ses intérêts économiques et stratégiques. Les travaux débutent en 1717. Ils ne seront terminés qu'en 1745, à la veille de l'attaque conjuguée des Anglo-américains et des Britanniques. La forteresse est très imposante

avec ses murs de pierre de type européen - une construction peu utilisée en Amérique. Benjamin Franklin déclare qu'elle allait être une « noix dure à casser ».

Les canons ennemis tonnent sur Louisbourg pendant 47 jours. Les Français capitulent le 17 juin.

Louisbourg sera remise à la France en 1748 par la Grande-Bretagne avec la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. La colonie française de Madras, en Inde, devient britannique. À cette époque, les colonies françaises et britanniques n'étaient que des pions sur un échiquier ; elles étaient échangées au gré des intérêts des pays colonisateurs.

En 1758, dans le contexte de la Guerre de Sept Ans, les Anglo-Américains et les Britanniques assiègent la forteresse, une nouvelle fois. Le brigadier général James Wolfe et le colonel Jeffrey Amherst - ceux-là mêmes qui feront la conquête de Québec et de Montréal respectivement en 1759 et 1760 – réussirent à s'emparer de Louisbourg.

C'est donc cette chute de Louisbourg qui marque le début du roman dont nous allons maintenant retracer l'intrigue. Je vais vous en présenter une brève synthèse. Nous reviendrons ensuite sur les principaux personnages, que nous examinerons en regard des données historiques.

À l'automne 1748, le marquis de La Galissonnière est gouverneur de la Nouvelle-France et François Bigot en est l'intendant. La France vient tout juste de récupérer la forteresse, que Louis XV avait dû céder à l'ennemi anglo-saxon trois ans plus tôt. Bigot occupait alors la charge de commissaire ordonnateur de la forteresse.

Dans les milieux bien informés de Québec, on raconte que Bigot s'était immensément enrichi au cours de son mandat en Acadie. On le soupçonne même d'avoir escroqué le salaire des soldats, un geste qui aurait provoqué leur mutinerie et entraîné la perte de la forteresse. Un autre protagoniste, Pierre Philibert, fils du riche marchand Nicolas-Jaquin Philibert, s'était, pour sa part, illustré pendant le siège de Louisbourg et on le considérait comme l'un des meilleurs officiers du roi.

La famille Philibert habite la maison du D^r Timothée Roussel, celle-là même qui est ornée d'un mystérieux chien doré...

En cette fin d'année 1748, la vie est extrêmement pénible pour la population de Québec qui est opprimée par les détournements de fonds de l'intendant. Pendant ce temps, celui-ci mène une vie fastueuse dans son château de Beaumanoir, à quelque 20 km au nord de la ville.

Le marchand Philibert dénonce la conduite de Bigot ainsi que le monopole odieux de la « Grande Compagnie » dont les membres sont riches et puissants. Bigot envie la prospérité du marchand et le déteste à cause de sa popularité. Il déteste aussi son fils Pierre qui est respecté par les citoyens de la ville, alors qu'il est lui-même l'objet de constantes allusions sur sa conduite indigne à Louisbourg.

Pierre aime secrètement Amélie, soeur de son ami Pierre Le Gardeur de Repentigny. Ces derniers sont des descendants de Charles Le Gardeur de Repentigny, gentilhomme normand arrivé au Canada en 1636 pour exploiter un fief que lui avait

octroyé la Compagnie des Cent Associés. Fier de son passé, le seigneur se plaisait à rappeler – racontent ses descendants – qu’un de ses ancêtres avait participé à la bataille d’Hastings aux côtés de Guillaume le Conquérant, en 1066.

Pierre Le Gardeur est membre de la Grande Compagnie et, de ce fait, associé à Bigot. Ce jeune homme imprudent est épris de la séduisante Angélique Des Méloise qui nourrit l’ambition d’épouser Bigot. Angélique souhaite se retrouver à la cour de Louis XV. Son rêve pourrait se réaliser, croit-elle, si elle devenait l’épouse de Bigot. Mais l’intendant aime Caroline de Saint-Castin qui a quitté son Acadie natale pour le rejoindre à Québec. Caroline vit clandestinement dans le château de Beaumanoir.

Caroline est la fille unique du baron de Saint-Castin et la petite-fille d’un grand chef abenaquis. Sa famille avait l’habitude de recevoir les officiers royaux, civils et militaires de la colonie dans leur élégant manoir de Grand Pré. C’est à l’occasion d’une de ces réceptions mondaines que Caroline avait rencontré Bigot, l’un des officiers les plus importants de l’Île-Royale.

Angélique des Méloise accueille régulièrement Bigot dans sa résidence de la rue Saint-Louis. Le galant homme lui fait la cour, mais évite avec finesse les pièges qu’elle lui tend pour obtenir une demande en mariage. «Le coeur de l’intendant est à Beaumanoir», réalise un jour Angélique. Néanmoins, l’ambitieuse jeune femme ne perd pas espoir. À l’occasion d’un bal au palais de l’Intendant, elle ordonne à Bigot d’émettre une lettre de cachet pour envoyer sa rivale à la Bastille. Bigot refuse, prétextant la haute réputation de la famille Saint-Castin.

Un plan diabolique germe alors dans la tête d’Angélique pour écarter la mystérieuse amante de Bigot. Elle connaît les pouvoirs maléfiques de Marie-Josephte Dodier dite La Corriveau. La Corriveau est la tante de sa domestique Fanchon. Elle aura recours à ses services pour se débarrasser de Caroline. Sitôt rentrée à la maison, Angélique ordonne à Fanchon de se rendre à Saint-Vallier et de ramener sa tante à Québec, le plus rapidement possible. Elle murmure :

Dame de Beaumanoir, votre sort ne dépend pas de l’intendant comme vous le croyez. Bigot aurait mieux fait d’émettre la lettre de cachet que de vous laisser tomber entre les mains de la sorcière de Saint-Vallier.

La Corriveau possède le secret de la composition d’un poison fatal - *l’agua tofana*.

Giulia Tofana - courtisane italienne et empoisonneuse professionnelle à la cour de Philippe IV d’Espagne – avait inventé ce fameux poison au 17^e siècle. Concocté à base d’arsenic, il était sans goût, sans couleur, inodore et causait la mort, aussitôt absorbé par voie respiratoire.

Dès que la composition de *l’agua tofana* fut connue en France, la mort se mit à planer sur le royaume, se glissa dans les familles et se saisit de victimes impuissantes. Au début du 18^e siècle, les crimes d’empoisonnement étaient si nombreux qu’ils suscitaient peur et anxiété. L’alchimiste Antonio Exili et la sorcière La Voisin seront tenus responsables de la fabrication de ce poison et brûlés vifs sur le bûcher en place de Grève à Paris.

Leur fille illégitime Marie - elle aussi soupçonnée de pratiquer les arts noirs - réussira à s'enfuir en Nouvelle-France, apportant avec elle le secret de *l'agua tofana*. Elle avait épousé le sieur Corriveau de Saint-Vallier, avait donné naissance à Marie-Joseph et lui avait révélé le secret du poison.

Aussitôt informée par Fanchon qu'elle pourrait gagner une jolie somme d'argent pour ses services, La Corriveau vient à Québec en toute hâte. Elle signale la puissance du poison à Angélique :

Trois gouttes versées sur un bouquet de fleurs et respirées par un homme ou une femme conduisent inéluctablement à la mort, lui dit-elle. La victime ne ressent aucune douleur, mais décède en souriant comme si un ange s'était emparé de son souffle.

Angélique ne peut se résoudre à administrer elle-même le poison; elle prie donc La Corriveau de le faire. Celle-ci n'acceptera qu'après avoir obtenu une forte augmentation de la récompense promise. Elle procède... et l'assassinat survient.

Retenu à Québec par son travail, Bigot ne reviendra à Beaumanoir que quelques jours suivant le crime avec Cadet, son agent et commissaire général de la Nouvelle-France. Les deux hommes cherchent Caroline. Ils découvrent finalement son corps inerte dans une chambre secrète de la cave du château. Ils soupçonnent tout de suite Angélique des Meloise d'avoir fomenté le crime, mais conviennent de n'en rien dire. Et ne voulant surtout pas que la nouvelle s'ébruite, ils enterrent Caroline sur place.

Éventuellement, le baron de Saint-Castin apprend la disparition de sa fille. Il alerte la métropole. Une enquête est ouverte. Bigot ourdit alors un complot pour détourner l'attention loin du château et empêcher toute perquisition. Il dit à Cadet:

Le temps est venu de me délivrer du perpétuel aboiement et du coup de dent du Chien d'Or! Nicolas Jaquin Philibert doit être provoqué, insulté, et tué par un membre de la Grande Compagnie, d'une manière insoupçonnable, en plein jour!

Avec fourberie, Bigot choisit le vulnérable Pierre Le Gardeur pour commettre cet assassinat. Après une nuit de beuverie et de jeu au palais de l'intendant, le secrétaire de Bigot accompagne le jeune homme sur la place du marché. L'arrivée des deux cavaliers à bride abattue dans la foule suscite une rixe où s'affronteront Pierre Le Gardeur et Nicolas Jaquin Philibert. Obéissant à son sort funeste, Le Gardeur blesse mortellement le marchand.

Apprenant que son propre frère venait de tuer le père de son fiancé, la douce Amélie entre au couvent des Ursulines. Elle y mourra de chagrin. Pierre Philibert pardonnera à son ami Pierre Le Gardeur, ne le considérant pas responsable du meurtre, mais soupçonnant plutôt qu'il fut victime d'une machination de l'infâme Bigot.

Celui-ci continuera pourtant d'exploiter la population jusqu'au moment de la Conquête en 1759, et Angélique reprendra sa vie de courtisane à l'image de la belle et intelligente madame de Pompadour, maîtresse de Louis XV. Pierre Philibert et Pierre Le Gardeur poursuivront indépendamment leur carrière militaire.

J'espère que cette très brève synthèse du roman de Kirby aura piqué votre curiosité et qu'elle vous aura donné l'envie de lire ce roman superbe, malgré son vieil âge !

J'ai mentionné plus tôt que l'écriture d'un roman historique est très exigeante parce que son auteur introduit un imaginaire plausible dans une vérité connue.

Quels sont donc les éléments que Kirby a puisés dans l'histoire ? Quels sont les éléments qu'il a imaginés ? Nous allons tenter de bien cerner ces deux aspects - réel et imaginaire - qui s'entremêlent dans le roman.

En ce qui a trait à Caroline, Kirby écrit :

Elle descendait d'une ancienne et noble famille canadienne dont le fondateur, le baron de Saint-Castin, avait épousé une beauté indienne, la fille du grand chef des Abénaquis. La maison de son père, l'une des plus importantes de la colonie, fut longtemps le rendez-vous de tous les officiers royaux de l'Acadie. Unique enfant de cette noble famille, elle fut élevée dans tous les raffinements, comme l'exigeaient son rang, sa position, et le luxe de l'époque.

Caroline de Saint-Castin est-elle vraiment une descendante d'un baron de Saint-Castin et d'un grand chef Abénaquis, comme le prétend Kirby ?

L'histoire nous enseigne que Jean Vincent d'Abbadie – futur 3^e baron de Saint-Castin - était arrivé en Nouvelle-France, en 1665, avec le grade d'enseigne dans le régiment de Carignan-Sallières. L'Acadie était alors une possession britannique. La France la récupérera en 1670 et Jean Vincent accompagnera le gouverneur Préfontaine pour reprendre possession d'un fort français dans la baie de Pentagouet / Penobscot.

Préfontaine et d'Abbadie s'installent en plein territoire revendiqué à la fois par les Français et par les Anglais depuis le tout début de la colonie. Les Français soutiennent que la frontière de l'Acadie se situe à la rivière Kennebec, les Anglais la ramènent à la rivière Penobscot ou Pentagouet, et nombre de Bostonnais la considèrent à la rivière Sainte-Croix. Vous vous rappellerez peut-être que Pierre Dugua de Mons et Samuel de Champlain avaient tenté d'établir une colonie sur une petite île à l'embouchure de cette rivière en 1604.

Il est intéressant ici de souligner qu'Henri IV de France et James 1^{er} d'Angleterre avaient accordé le territoire compris entre les 40^e et 45^e degrés de latitude nord (depuis l'actuelle rivière Sainte-Croix jusqu'au niveau de Philadelphie) à leur marchands respectifs. Cette superposition allait être à la source de multiples conflits entre Français et Anglais. Dès 1613, lors d'une excursion de pêche dans la région de Penobscot, le Virginien Samuel Argall détruira la mission Saint-Sauveur ouverte par les Jésuites dans l'île du Mont Désert. Argall infligera le même sort à l'Abitation de Port-Royal l'année suivante.

Les escarmouches se succèdent. C'est ainsi qu'en 1673 des Hollandais alliés aux Bostonnais s'emparent du fort Pentagouet. Jean-Vincent d'Abbadie – qui s'y était installé

trois ans plus tôt -réussit à s'échapper et à atteindre Québec pour en informer le gouverneur Frontenac.

L'année suivante, il retourne vivre parmi les Pentagouets. Il épousera la fille du grand chef abénaquis Madokawando aux environs de 1678. Entre-temps, il était devenu 3^e baron de Saint-Castin par la mort de son frère aîné, lequel ne laissait aucune descendance.

Selon le biographe George Salagnac, qui s'appuie sur de nombreuses sources, Jean Vincent aurait eu plusieurs enfants de son mariage avec la fille de Madokawando. Ce mariage d'abord célébré selon la coutume amérindienne, avait été confirmé en 1684 selon les rites catholiques. Seules les naissances subséquentes au mariage catholique sont officialisées : deux garçons atteignent l'âge adulte : l'aîné Bernard-Anselme qui deviendra le 4^e baron de Saint-Castin et Joseph 5^e baron. On ne sait donc pas si Jean-Vincent a eu une fille nommée Caroline !

Selon nos sources, Bernard-Anselme aurait eu trois filles nées de son mariage avec Marie-Charlotte Damours de Chauffours, célébré à Port-Royal en octobre 1707. Marie-Anselme et Louise auraient épousé des nobles d'Acadie - Mius d'Entremont Le et Borgne de Belle-Isle, tandis que Brigitte serait devenue religieuse au couvent des Ursulines de Québec.

Il est donc exclus que Caroline soit la fille de Bernard-Anselme. Qui plus est, la chronologie historique et celle du roman suggèrent une date de naissance qui se situe autour de 1725-1728, après le décès de Bernard survenu en 1720.

Caroline serait-elle la fille de Joseph devenu 5^e baron de Saint-Castin à la mort de son frère?

Les sources ne font aucune mention d'un mariage de Joseph ou d'une descendance. Elles révèlent par ailleurs que Joseph a toujours vécu dans la tribu des Pentagouets et que ceux-ci lui avait même conféré le titre de grand chef. Ceci ne cadre nullement avec la description que fait Kirby du milieu où grandit Caroline :

La maison de son père, l'une des plus importantes de la colonie, fut longtemps le rendez-vous de tous les officiers royaux de l'Acadie.

Caroline n'est donc pas - non plus - la fille de Joseph. Elle est un personnage fictif. Kirby a réalisé un collage à partir d'éléments véridiques empruntés à la famille de Saint-Castin : son héroïne est d'ascendance à la fois noble et amérindienne et elle évolue dans un style de vie somptueux, calqué sur celui de Bernard-Anselme, officier basé à Port-Royal.

La relation amoureuse entre Caroline de Saint-Castin et François Bigot, et le séjour de la jeune femme au château de Beaumanoir sont aussi le fruit de la pure imagination de Kirby. Mais cette histoire d'amour lui permet de jeter un pont entre Québec et les établissements acadiens de Port-Royal, Grand Pré et Louisbourg. Elle lui permet également de mettre en scène Pierre Philibert - fils du marchand Nicolas-Jaquin Philibert - et Louis de La Corne dit chevalier de La Corne. Nous verrons plus tard la part de vérité et d'imaginaire dans la vie de ces deux personnages.

La présentation de François Bigot - commissaire ordonnateur à l'Île Royale, de 1739 à 1745, et intendant de la Nouvelle-France, de 1748 à 1759 - est pour sa part assez proche de la réalité. Kirby discourt longuement sur les passions de Bigot : le jeu, l'appât du gain, la vie galante.

Dès le début de sa carrière au ministère de la Marine, en France, les supérieurs de Bigot lui reprochaient ses écarts de conduite. Autant à l'Île Royale qu'à Québec, François Bigot demeurera fidèle à sa réputation de libertin et de profiteur. Les exemples foisonnent dans sa vie réelle comme dans le roman.

« C'est la cupidité qui poussera l'intendant à comploter l'assassinat du marchand », raconte William Kirby. Il est vrai que la *Grande Compagnie* tentait par tous les moyens de s'accaparer le marché de la Nouvelle-France. Mais ce qui cloche ici, c'est que Bigot n'établit cette compagnie qu'en 1756 et il la nomme *Grande Société* et non *Grande Compagnie*.

Les intérêts de Bigot et de ses associés ne pouvaient donc pas être en conflit avec ceux du marchand Nicolas-Jaquin Philibert, puisque la compagnie n'existait pas en 1748.

Encore une fois, l'auteur aura remodelé la vérité pour les besoins de l'intrigue.

Kirby introduit une seconde histoire d'amour, toute aussi fictive que la précédente. Les personnages en sont Angélique des Méloise et Pierre Le Gardeur de Repentigny.

Angélique des Méloise – personnage réel - habite Québec et fait partie de la haute société. En 1746, elle avait épousé Jean-Hugues Péan, officier dans les troupes de la Marine. Deux ans plus tard, François Bigot est nommé intendant de la Nouvelle-France. Son arrivée dans la capitale chambarde la vie du couple. L'intendant tombe amoureux d'Angélique. La rumeur historique veut qu'elle fut sa maîtresse.

Kirby donne à Angélique une coloration tout à fait lyrique :

Elle avait cette beauté qui n'apparaît qu'une ou deux fois dans un siècle pour réaliser les rêves d'un Titien ou d'un Giagione. Son teint était clair et radieux, comme si elle fût descendue du dieu Soleil. Sa chevelure brillante serait tombée jusqu'à ses genoux si elle en eu défait les boucles d'or. Son œil noir et fascinateur était invincible. Jamais regard n'était plus dangereux que, lorsque après un repos apparent ou une feinte indifférence, il lançait tout à coup à travers ses cils soyeux, comme la flèche du Parthe, un rayon plein de volupté. Alors la blessure saignait pendant plus d'un jour!...

(Il s'agit à nouveau de la traduction de Le May)

Angélique des Méloise aime le luxe et la belle société comme François Bigot. L'auteur va exploiter ces traits de la personnalité d'Angélique à ses fins. Il exagère aussi la description du palais de l'Intendant dans lequel il introduit Angélique à l'occasion d'une grande réception. Écoutons-le :

Le palais était une représentation de la cour royale de Versailles : vie sociale somptueuse avec ses joyeuses réceptions, ses bals et ses fastueux dîners....

Angélique imaginait la France dans un tourbillon lumineux, avec la cour pleine d'intrigues et de splendeur. Elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas renoncer à tout cela. Aussi, lorsque Le Gardeur lui demanda de l'épouser, elle répondit : Je vous aime, Le Gardeur! mais je ne serai jamais votre femme.

William Kirby se doit d'éliminer Caroline de Saint-Castin - la rivale d'Angélique – pour que celle-ci puisse réaliser son ambition de devenir l'épouse de l'intendant. L'auteur conçoit une trame machiavélique en s'inspirant de la légende de La Corriveau.

Il n'est guère de femme, dans toute l'histoire canadienne, qui ait plus mauvaise réputation que Marie-Josephte Corriveau. Cette malheureuse est morte voilà plus de deux siècles, mais elle continue de hanter les imaginations. On parle encore d'elle, de son crime réel et de ses crimes fictifs, raconte l'ethnographe Luc Lacoursière.

Marie-Josephte Corriveau voit le jour en 1733 dans le village de Saint-Vallier au bord du Saint-Laurent. Elle épouse Charles Bouchard à l'âge de 16 ans. Bouchard meurt subitement en 1760. Marie-Josephte se remarie avec Louis Dodier. Trois ans plus tard, Dodier sera retrouvé mort dans sa grange avec de nombreuses blessures à la tête...

Le décès est attribué à des coups de sabots de chevaux et l'inhumation a lieu le jour même. Les villageois se mettent à douter des circonstances de l'accident... Des rumeurs d'homicide et des soupçons ne tardent pas à se répandre.

La Nouvelle-France était alors administrée par l'armée britannique qui était chargée de maintenir l'ordre. Sur la foi des rumeurs, le gouverneur Murray ouvre une enquête sur la mort de Louis Dodier. Il y aura deux procès.

Lors du premier, le père de Marie-Josephte est reconnu coupable d'avoir tué son gendre. Condamné à la pendaison, il avouera cependant - à l'instigation de son confesseur - n'avoir été que le complice de sa fille, après que celle-ci eut tué son mari.

Lors du deuxième, Marie-Josephte reconnaîtra avoir tué son mari de deux coups de hachette pendant son sommeil, en raison des mauvais traitements qu'il lui faisait subir.

Le tribunal la déclare coupable et la condamne à la pendaison. L'exécution a lieu le 18 avril 1763 sur les Buttes-à-Nepveu, près des plaines d'Abraham. Le corps est ensuite exposé dans une cage composée de chaînes et de cercles de fer, qui est suspendue à un gibet sur la Pointe-Lévy. Le gouverneur n'en permettra l'enlèvement qu'un mois plus tard.

À la suite des deux procès, les gens s'interrogent sur les circonstances ténébreuses de la mort du premier époux de La Corriveau. Des soupçons naissent... On ne peut oublier le cadavre dans une cage de fer ! Cette peine - qui était réservée en Angleterre aux personnes reconnues coupables des crimes les plus ignobles - était inconnue sous le Régime français. Elle avait frappé l'imagination du peuple. Le cas de La Corriveau allait être transmis de génération en génération, par la tradition orale.

Il refait surface au milieu du 19^e siècle avec la découverte de la cage de fer dans le cimetière de Lauzon. Marie-Josephite Corriveau passe dans la légende. Les contes fantastiques de Philippe Aubert de Gaspé et de James McPherson Le Moine en découlent.

Kirby les exploitera habilement et fera de *La Corriveau* une descendante directe de la célèbre Catherine Deshayes, dite La Voisin. Cette aventurière, qui vécut à Paris au 17^e siècle, se livrait à la pratique de messes noires et fut mêlée à « l'affaire des poisons », un événement qui secoua Paris et sa Cour pendant une décennie. La Voisin fut jugée avec 36 complices en 1680, condamnée à mort et brûlée en place de Grève.

Avec l'empoisonnement de Caroline de Saint-Castin (qui n'avait pas existé dans la réalité) par la Corriveau (accusée et condamnée pour l'assassinat de son 2^e mari), Kirby effectue une transformation habile de la Corriveau historique.

Kirby fera encore preuve d'une grande licence dans son récit de l'assassinat du marchand Nicolas-Jaquin Philibert par l'officier Pierre Le Gardeur.

L'assassinat est un fait authentique survenu en janvier 1748, mais Bigot n'était pas encore en poste à Québec à ce moment-là. Il n'arrivera dans la ville qu'au mois d'août.

Afin de justifier son implication dans le meurtre du marchand, Kirby déplace l'événement à l'automne. Et pour le rendre encore plus dramatique, il le situe sur la place du marché devant la cathédrale de Québec. Dans la réalité historique, le meurtre a eu lieu devant la maison du marchand.

Examinons le mobile et les circonstances du crime.

Les biographes s'entendent sur le fait que le marchand Philibert avait eu une altercation assez violente avec le lieutenant Le Gardeur, au sujet d'un billet de logement qui avait été émis par l'intendant Bigot. Ce billet permettait au lieutenant d'habiter chez le marchand. Mais ce dernier lui avait interdit d'entrer dans sa maison. Le Gardeur l'avait alors insulté. Philibert avait à son tour proféré des injures grossières. Emporté par la colère, le Gardeur avait tiré son épée et donné un coup à Philibert, qui était décédé peu de temps après.

Voici maintenant ce que Kirby raconte :

Le gouverneur de La Galissonnière informe Bigot que le baron de Saint-Castin cherche sa fille, et que Versailles compte sur lui pour la retrouver. L'intendant ne veut surtout pas qu'il y ait une perquisition au château Beaumanoir et que le cadavre de Caroline soit découvert. Bigot doit, coûte que coûte, détourner l'attention des enquêteurs de Beaumanoir. Il dit à son associé Cadet : « Le temps est venu de me délivrer du perpétuel aboiement et du coup de dent du chien d'or ».

Kirby mentionne que Cadet choisit Le Gardeur de Repentigny pour en finir avec le marchand Philibert.

Dans la réalité comme dans la fiction, Le Gardeur a bien tué Philibert d'un coup d'épée. Ce sont les circonstances du meurtre et le mobile qui s'écartent de la réalité.

On peut maintenant se demander si Kirby s'en tient à la véracité historique en ce qui concerne le sort du meurtrier?

Selon le biographe Jean-Claude Dupont, Le Gardeur s'est enfui au fort français Saint-Frédéric, au sud du lac Champlain. Poursuivi en justice, il sera condamné par contumace à la pendaison, le 20 mars 1748. Le Gardeur implore la grâce de Louis XV qui la lui accorde l'année suivante, après que sa famille eut versé 8 000 livres en dommages et intérêts à la veuve de Philibert. Le Gardeur tentera de revenir à Québec, mais l'opinion publique ne pardonne pas aussi vite que le roi. L'officier est transféré à la forteresse de Louisbourg. Il ne reviendra à Québec qu'en 1757, une année avant la reprise de la forteresse par les Britanniques.

Dupont souligne que Le Gardeur participe à la défense de la ville de Québec au moment de la Conquête. Il quitte ensuite le pays pour la France. Il est nommé major général et commandant des troupes françaises dans les colonies des Indes. Pierre Le Gardeur décèdera de causes naturelles à Pondichéry en 1776.

La version de Kirby est substantiellement conforme à ce qui précède. Après le meurtre, Le Gardeur est envoyé en France pour être jugé par le roi. Il est incarcéré pendant quelques années puis éventuellement gracié. Il revient à Québec et se distingue lors de la bataille de Sainte-Foy en 1760. Il retourne ensuite en France et, raconte Kirby : « Il finit sa carrière remarquable pendant qu'il occupait la haute position de gouverneur de Mahé dans l'Inde ».

Dans la légende rapportée par Le Moine dans ses *Maple Leaves* le parcours de Le Gardeur après le meurtre est similaire. L'écrivain introduit cependant la vengeance du fils du marchand, qui s'embarque après la Conquête pour la France et l'Inde. Il retrouve Le Gardeur, le provoque en duel et le tue d'un coup d'épée. Le Moine raconte que Philibert avait écrit une lettre à sa mère pour l'informer de son acte. Je le cite : « Mère bien-aimée, vous êtes vengée; le meurtrier de mon père n'est plus. »

Cet acte de vengeance est plausible. Pierre avait onze ans au moment de l'assassinat de son père et l'événement resta certainement gravé dans sa mémoire. Par ailleurs, les sources historiques n'indiquent aucunement qu'il ait nourri un sentiment de revanche envers Le Gardeur. Kirby lui reconnaît pour sa part « une âme très noble ».

Demandons-nous maintenant si Pierre Philibert, le fils du marchand Nicolas-Jacquin Philibert, était bien un officier de l'armée française?

Pierre est le fils aîné des enfants de Nicolas-Jacquin Philibert et de Marie-Anne Guérin. Nicolas-Jacquin s'était établi à Québec dans les années 1720 et avait épousé Marie-Anne en 1733.

Lors de la chute de Louisbourg en 1745, Pierre n'était âgé que de 11 ans. Or, Kirby raconte qu'il s'était distingué pendant le siège de la forteresse et qu'il était considéré au pays comme le meilleur officier du roi. Un bien jeune officier! Et aussi un bien jeune fiancé, en 1748 il n'avait que 14 ans.

Le Pierre Philibert – fils du marchand - a vraiment existé, mais Kirby invente ses qualités d'officier et d'amoureux.

L'introduction d'un autre officier français « Louis de La Corne dit chevalier de La Corne » dans le roman est fort habile, car il s'agit d'un personnage véridique et important de l'histoire de la Nouvelle-France. L'auteur exagère cependant l'importance du rôle qu'il a joué en Acadie. De La Corne avait bien sûr remporté une victoire sur les Britanniques à Grand Pré, mais elle avait été sans suite.

Examinons brièvement comment la réalité se déroula.

Avec la signature du traité d'Utrecht en 1713, la France avait dû céder l'Acadie aux Britanniques qui l'avait nommée Nouvelle-Écosse. L'établissement de Grand Pré dans le bassin des Mines était prospère et sa population était la plus importante des communautés de la baie de Fundy et des régions côtières de la Nouvelle-Écosse. Alors que de nombreux Acadiens décidaient de s'exiler, les habitants de Grand Pré avaient choisi de demeurer chez eux.

À la suite d'une nouvelle guerre entre La France et la Grande-Bretagne qui conduit à la chute de Louisbourg en 1745, les Français vont tenter de récupérer Grand Pré... et l'Acadie toute entière. Mais les Britanniques établis à Annapolis Royal (ancienne habitation de Port-Royal) veillent au grain... Avec l'aide d'une armée du Massachusetts, le colonel Arthur Noble occupe Grand Pré au début de l'hiver 1746.

Une petite troupe de Français et d'Amérindiens - sous le commandement de Nicolas-Antoine Coulon de Villiers et de notre personnage Louis de La Corne - se lance sur Grand Pré pendant la nuit du 11 février. Arthur Noble est tué ainsi que plusieurs de ses soldats. Les survivants se rendent et retournent à Annapolis Royal.

Un fait très surprenant se produit peu de temps après le départ des Britanniques : l'armée française quitte à son tour Grand Pré. On s'interroge encore aujourd'hui sur ce départ. Certaines sources suggèrent le manque de support des habitants qui avaient beaucoup souffert et la difficulté et la nécessité de fortifier l'établissement de Grand Pré qui serait inévitablement attaqué de nouveau le printemps venu.

On peut se demander les raisons pour lesquelles Kirby a relaté ce fait historique qui a connu une fin aussi misérable.

À mon avis, si Kirby accorde tant d'importance au chevalier de la Corne comme personnage en toile de fond, c'est sans doute parce qu'il veut démontrer que la France est à nouveau responsable de la perte de sa colonie. Ce qui correspond visiblement à la dimension nationaliste qu'il souhaitait donner à son ouvrage. En fait, Kirby conclut toute cette saga du *Chien d'Or* en revenant aux malversations de Bigot et à l'abandon de la France.

Une dernière interrogation - De La Corne était-il dans la ville de Québec à l'automne 1748, comme le prétend William Kirby?

On n'en est pas sûr. Mais au fond ce qui importe ici c'est qu'en localisant l'officier De La Corne à Québec – cet officier qui avait séjourné en Acadie –, l'auteur le prend à témoin des événements qui ont entraîné la chute de la forteresse. Vous vous rappellerez que le roman commence avec ce fait historique.

Au terme de cette analyse du roman *Le Chien d'or*, on peut certes admirer la facilité avec laquelle son auteur a su fondre la réalité et la fiction.

L'attrait pour ce genre littéraire ne s'est jamais démenti depuis son apparition au début du 19^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Il suscite toujours un immense intérêt dans le public.

Que l'on pense au succès qu'ont pu avoir des ouvrages comme *Au nom de la Rose* d'Umberto Eco, *Da Vinci Code* de Dan Brown et, chez nous, *L'Énigme de Sales Laterrière* de Bernard Andrès, professeur à l'Université du Québec à Montréal.

Le roman historique se confirme comme une excellente façon de susciter l'intérêt du public pour l'histoire et de l'amener à relier entre eux les événements et personnages marquants.

Ainsi, par exemple, en voyant le nom de Villiers dans le roman de Kirby, plusieurs lecteurs peuvent se demander s'il n'existe pas un lien avec un autre de Villiers, qui lui est beaucoup plus connu – Villiers de Jumonville. Il s'agit de son frère. Et si de Jumonville est si important et si connu dans notre histoire, c'est qu'il a été tué lors d'une rencontre avec l'armée de George Washington dans la vallée de l'Ohio, et que cet incident a eu un impact immense dans le sort de l'Amérique. En effet, comme l'a bien signifié un écrivain de l'époque, Horatio Walpole: « La salve tirée par un jeune virginien (George Washington), au fin fond de l'Amérique, embrasa le monde. » Winston Churchill dira à son tour - 200 ans plus tard - que la mort de Jumonville avait déclenché le premier conflit d'envergure véritablement mondiale.

La mort de Villiers de Jumonville avait en effet conduit à la *French and Indian War* en 1754 dans la vallée de l'Ohio, guerre qui avait précédé la continuation de la *Guerre de Sept Ans* en territoire nord-américain, un conflit qui s'étendit dans les colonies de la France et de l'Angleterre dans les Antilles, en Asie et en Afrique.

Tout en évoquant des références authentiques, le roman historique se permet évidemment des licences comme nous venons de le voir. Le lecteur doit être bien conscient du fait que l'auteur a pu modifier la réalité pour rendre son ouvrage plus captivant.

Certains pourraient voir de telles libertés comme des erreurs. Ce n'est certainement pas le cas ici. William Kirby était très érudit et ses modifications quant aux événements et aux personnages sont, de toute évidence, volontaires et soigneusement orchestrées. Même si Kirby s'est souvent éloigné de la réalité, il n'a jamais introduit d'éléments fantastiques ; les personnages et les événements demeurent plausibles, et de là le roman tire sa force et sa pérennité.